



# Que font les journalistes français de leur Panthéon professionnel ? Entre fétichisation du passé et questionnements du présent

Marc Bassoni

## ► To cite this version:

Marc Bassoni. Que font les journalistes français de leur Panthéon professionnel ? Entre fétichisation du passé et questionnements du présent. 2013. hal-01211696

**HAL Id: hal-01211696**

**<https://hal.science/hal-01211696>**

Preprint submitted on 5 Oct 2015

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Que font les journalistes français de leur  
Panthéon professionnel ?  
Entre fétichisation du passé  
et questionnements du présent

« Un journal, c'est aussi une mémoire ... »

*P. Smolar (Le Monde),*

*réagissant à l'annonce du décès d' André Fontaine  
au micro de France-Inter (18 mars 2013, 6 h 45)*

**Marc Bassoni, Maître de conférences**  
**Ecole de Journalisme et de Communication d'Aix-Marseille**  
**& IRSIC (EA 4262),**  
**Aix-Marseille Université**

**Mai 2013 ~ Première version**

---

« Aux grands journalistes la profession reconnaissante », telle pourrait être l'inscription inscrite au fronton d'un hypothétique mausolée dédié à la mémoire des grandes plumes de la profession. A défaut d'un tel édifice, strict pendant corporatif de celui qui fut érigé en hommage aux grandes figures de la Patrie, un Panthéon professionnel symbolique existe bel et bien. Comme le ferait un Panthéon « physique », il rassemble les personnages tutélaires du métier. Il est régulièrement visité, ou invoqué, par les contemporains. Il est le décor obligé de toutes les commémorations ou célébrations auxquelles s'adonne aujourd'hui la profession. Il n'est point de culture de métier sans mémoire. A ce titre, les journalistes ne sauraient échapper à ce que Pierre Nora a judicieusement appelé le « fétichisme de la trace » (Nora P., 2011, p. 25).

A l'heure où les mutations accélérées du paysage médiatique produisent, entre autres choses, une véritable crise d'identité professionnelle, il n'est pas anodin d'interroger la façon qu'ont aujourd'hui les journalistes d'ouvrir leur Panthéon symbolique et de convoquer les mânes du métier. « La condamnation à la mémoire – écrit Pierre Nora – vient de l'obscurcissement de l'avenir qui s'est surajouté à l'obscurcissement du passé dont nous sommes à jamais coupés. Nous ne savons plus où nous allons et, du même coup, nous ne savons plus d'où nous venons » (Nora P., 2011, p. 25). Dans le domaine du journalisme, la crise d'identité actuelle donne une singulière résonance au propos. Que font, en effet, les journalistes d'aujourd'hui de cette mémoire ? A quoi leur sert-elle ?...

Quand les journalistes « visitent » leur Panthéon professionnel, ils ne font pas de l'Histoire. Ils ne cherchent pas, comme pourraient d'ailleurs le faire des historiens, à décrypter le présent grâce à une réinterprétation analytique et critique du passé<sup>1</sup>. Ils ne procèdent d'ailleurs pas à une exploitation systématique et organisée des archives. La mémoire qu'ils mobilisent n'est donc pas une mémoire « historique ». En l'espèce, ils sollicitent plutôt une mémoire « collective », ou « affective », qui projette en fait sur le souvenir des grands noms du métier les incertitudes et les questions auxquelles ils sont actuellement exposés. Dès lors, l'entretien de la mémoire « collective » revêt, pour la profession, deux fonctions essentielles. Il permet tout d'abord de renforcer la cohésion du groupe autour de représentations quasi-mythiques (fonction de « totem »). La fétichisation du passé est à l'œuvre. La mémoire « collective » qui relève ici de la croyance incarne alors cette prétention « à une vérité plus « vraie » que la véracité de l'histoire » (Nora P., 2011, p. 416). L'entretien de cette mémoire permet ensuite de révéler et de reformuler les questions vives du présent (fonction de « miroir »). L'invocation des « gloires » du passé, reconfigurée à souhait, autorise en fait de soupeser les défis du moment et de prendre position. Comme le soulignent Olivier Klein et ses collègues, « il y a deux façons d'envisager la façon dont un

<sup>1</sup> Sur le travail de l'historien, cf. Todorov T., 1995, p. 150.

groupe social se positionne par rapport à son passé : les souvenirs collectifs sont conçus soit comme pesant sur la réalité présente du groupe (le « poids du passé »), soit comme influencés par le vécu actuel du groupe (le « choix du passé ») » (Klein O. *et alii*, 2012, p. 36).

C'est donc cette hypothèse de double fonction mémorielle que nous voudrions explorer ici. Pour cela, nous allons nous référer aux textes et aux propos de journalistes relatifs à quelques figures tutélaires de la profession. Les biographies, les notices nécrologiques, les articles commémoratifs et les interviews sont, de ce point de vue, d'excellents matériaux. Ces figures tutélaires seront choisies parmi les grands journalistes français du dernier siècle écoulé. Qui plus est, elles se reconnaissent toutes dans l'héritage libéral de la Révolution française (Charles Maurras, d'une part, et Paul Vaillant-Couturier, d'autre part, sont ainsi exclus de notre échantillon de références) et sont identifiées comme ayant consacré l'essentiel de leur vie professionnelle au journalisme (sont donc également exclus Georges Clémenceau, Joseph Kessel, Albert Camus, ou bien encore Raymond Aron ...)<sup>2</sup>. Evidemment, le choix que nous faisons de ces figures-clés n'a aucune prétention d'exhaustivité.

### **Le Panthéon-totem, ou le poids d'un passé mythifié**

A l'heure où nombre de journalistes ressentent durement la banalisation de leur métier, ainsi que la dévalorisation économique et symbolique qui l'accompagne, l'évocation des grands noms disparus et de la geste qui leur est associée exerce inmanquablement une « fonction identitaire » (Viaud J., 2003, p. 16) puissante. Le Panthéon professionnel opère alors comme un totem qui rassemble les acteurs et accroît ainsi le degré de cohésion du groupe qu'ils sont censés former ensemble. Investi d'un pouvoir fédérateur, le Panthéon – à l'instar d'un mémorial – « retisse les liens d'appartenance » (Debray R., 2000, p. 29). Dans l'hagiographie propre à cette évocation, des éléments factuels objectifs s'amalgament à tout ce qui constitue la matière d'une « mémoire fantasmatique » (Pontalis J.-B. *in* Nora P., 2011, p. 321). Le mythe de « l'âge d'or » du métier va ainsi de pair avec une transmission de représentations qui met souvent en exergue trois points saillants : ce métier n'est pas un métier comme les autres ; il est indissociable d'un « style » ; il est souvent associé à des destins individuels hors du commun. Reprenons successivement ces trois points et illustrons-les.

Dans la geste propre aux grands Anciens, le journalisme n'est pas décrit comme une activité professionnelle ordinaire. Sous la plume des hagiographes, les mots « mission » ou « sacerdoce » remplacent communément le mot « métier ». Louis Blanc, fustigeant le type de presse promu par l'entrepreneur Emile de Girardin, brandissait déjà cet étendard : « Ainsi l'on venait transposer en un trafic vulgaire ce qui est une magistrature, et presque un sacerdoce ; on venait proposer de rendre plus large la part jusqu'alors faite dans les journaux à une foule d'avis menteurs, de recommandations banales ou cyniques, et cela aux dépens de la place que réclame la philosophie, l'histoire, les arts, la littérature, tout ce qui élève, en le charmant, l'esprit des hommes ; le journalisme, en un mot, allait devenir le porte-voix de la spéculation » (Blanc L. *in* Eveno P., 2010, p. 57). Plus près de nous, et dans un style moins

---

<sup>2</sup> François Mauriac sera présent, lui, dans ce Panthéon des journalistes français. En effet, comme le précise Jean-Claude Guillebaud, « à la fin, Mauriac n'était pratiquement plus que journaliste » (*in* *François Mauriac, un journaliste engagé*, 2007, p. 128).

lyrique, les mêmes mots reviennent pour marquer la singularité de cette pratique professionnelle. « Ce qui fait courir le journaliste – déclare Françoise Giroud – c’est le sentiment de remplir une mission d’intérêt public » (Giroud F. in Ockrent Ch., 2004, p. 284). A propos de Hubert Beuve-Méry qui, en 1944, prend les rênes du quotidien *Le Monde* nouvellement créé, Yves Agnès va même jusqu’à évoquer une « mission sacrée » (Agnès Y., 2010, p. 192). Cette connotation religieuse n’aurait sans doute pas déplu au « père prieur » (Fontaine A., 1989) du journal vespéral ; en effet, tout à sa volonté d’incarner le journal, celui-ci avait, de son vivant, situé son action dans le prolongement de celle des moines de Cluny, à savoir cette « action d’une certaine élite de gens particulièrement convaincus, particulièrement dévoués, qui a exercé une influence considérable sur les mœurs, par le rayonnement, dans tous les domaines, de la règle qu’ils s’imposaient » (Beuve-Méry H. in Simon F., 2005, p. 145).

Le second point-clé des représentations transmises concerne le « style ». En matière de journalisme, celui-ci doit être consubstantiel à une bonne pratique. Le Panthéon professionnel est d’ailleurs peuplé d’orfèvres en la matière. Albert Londres, par exemple, qui déclassa le journalisme traditionnel, lourd et ampoulé, fait figure de précurseur. Ses phrases courtes, sa science de la construction de récits personnalisés et efficaces, la densité de son style érigent le reportage en genre littéraire ; son biographe, Pierre Assouline, en fait d’ailleurs un « poète de l’histoire immédiate » (Assouline P., 1994, p. 1005). La filiation littéraire demeure forte ; elle est d’ailleurs l’une des marques distinctives du journalisme « à la française ».

De ce point de vue, François Mauriac est un modèle. Chez lui, précise Jean-Claude Guillebaud, « il y a une espèce d’adéquation parfaite entre le souci de bien écrire et le souci de penser soi-même » (Varii, 2007, p. 14) ; « quand on lit le *Bloc-notes* de Mauriac – ajoute-t-il – on s’aperçoit qu’au fond il y a une profondeur de champ qui a disparu de la presse. Je veux dire qu’il y a dans Mauriac le cœur [la subjectivité], l’esprit [l’intelligence] et l’âme [la spiritualité] (...) A mes yeux, lorsque ces trois qualités sont réunies, c’est ce qui constitue la quintessence du journalisme » (Varii, 2007, pp. 133-134). Le jugement formulé par Jean d’Ormesson est tout aussi laudatif. L’excellence de la plume de François Mauriac découle en fait de son irrésistible penchant littéraire à « concilier l’inconciliable », c’est-à-dire à peindre, dans un même mouvement, « la passion et la grâce » (Ormesson (d’) J., 2009). Pour autant, précise Françoise Giroud, François Mauriac « n’a jamais considéré le journalisme comme une activité secondaire, accessoire, disons comme un gagne-pain agréable à côté d’une activité noble qu’aurait été l’activité d’écrivain, jamais (...) [dans] un article, il y engageait toute sa vie, comme doit le faire un journaliste »<sup>3</sup>.

Loin de toute prétention littéraire, une autre forme de recherche de l’efficacité narrative se retrouve également chez la même Françoise Giroud. A son propos, Jean-François Revel livre ce témoignage : « Françoise Giroud avait joué longtemps la couturière aux doigts de fée qui ravaudait les articles les plus bancals et sirupeux. Elle raccourcissait les phrases, supprimait les chevilles, éliminait les transitions pesantes, rajoutait des attaques et des conclusions frappantes, coupait et intervertissait les paragraphes, pressait le récit. Elle avait

<sup>3</sup> cf. Interview de Françoise Giroud par Rachel Assouline (diffusée par *France 3-Bordeaux*, le 24 février 1985 ; <http://www.ina.fr>).

contribué à expurger le journalisme de son ton déclamatoire, didactique, raisonneur, pompeux et prolixe qui terrassait le lecteur » (Revel J.-F. in Ockrent Ch., 2004, pp. 248-249).

Dernier point à prendre en considération : la fétichisation du passé est indissociable de l'idée selon laquelle le journalisme serait l'œuvre de personnalités hors norme. L'exercice du métier se décline ici sur le mode « romantique » de l'aventure individuelle. Quelques grandes figures du Panthéon professionnel sont en effet décrites comme de véritables héros de roman ou d'épopée. Premier exemple à citer, celui de Pierre Lazareff. Ses biographes et ses épigones ne sont jamais en mal d'anecdotes et de récits pour illustrer le parcours atypique, et pour tout dire extraordinaire, de ce « génie du journalisme » (Miot J., 2008, p. 281) ou de ce « mythe » (Salles A., 1995). Au sujet de Pierre Lazareff, les hagiographes rivalisent de dithyrambes ! Titi parisien, fils de petits commerçants juifs venus de Bessarabie, souffreteux, entré en journalisme par une très petite porte à ... 14 ans et demi (!), activement recherché par les nazis pendant la guerre, rien dans ce difficile début de parcours de vie n'annonce ce qui suit ; la légende semble encore improbable. Et pourtant, nonobstant les difficultés et les handicaps, il y aura dans l'épopée de « Pierrot-les-bretelles » l'énergique direction de la rédaction de *Paris-Soir* dans les années 30, la fuite aux Etats-Unis, pendant la guerre, avec la création de la radio « La Voix de l'Amérique », puis – toujours pendant la guerre – le lancement, à Londres, de la branche anglaise de cette radio ; en 1944, à la création de *France-Soir*, Robert Salmon lui confie les clefs de la rédaction. L'objectif est clair : il s'agit de recréer le succès de *Paris-Soir*. Le pari, on le sait, sera réussi. Le succès de *France-Soir*, qui culminera à la fin des années 60, demeure le grand fait d'armes de ce « tsar de la presse »<sup>4</sup>, infatigable et toujours aux aguets. Mais la geste « lazareffienne », telle qu'elle est encore rapportée, serait incomplète sans l'évocation de son train de vie personnel fastueux au temps de sa splendeur, de ses nombreuses conquêtes féminines, de son appétence pour les mondanités. La chronique est riche en effet des récits des agapes dominicales dans sa propriété de Louveciennes, agapes qui rassemblent des commensaux aussi divers que prestigieux, à savoir des politiques (il « tutoyait les ministres », nous rappelle Alain Salles), des écrivains (Joseph Kessel, André Malraux, ...), des artistes (Bernard Buffet, Marlène Dietrich, Coco Chanel, ...). Argent, pouvoir, relations ... L'apothéose du « système Lazareff » fait écho à la trajectoire d'une autre roturière du journalisme, Françoise Giroud. « Pour avoir tant souffert – nous rappelle sa biographe –, enfant, de la pauvreté et de la déchéance sociale, Françoise Giroud n'a jamais dédaigné ni les mondanités, ni l'argent. Elle avait beaucoup travaillé pour en arriver là » (Ockrent Ch., 2004, p. 273). Comme Pierre Lazareff.

Autre personnage fameux de roman ou d'épopée : Albert Londres, fatalement. A son propos également les hyperboles rivalisent avec les superlatifs sous la plume de ses épigones. Archétype du journaliste au long cours qui « observe les hommes et les événements à la loupe plutôt qu'à la longue-vue » (Assouline P., 1994, p. 1009), « icône » (Agnès Y., 2010, p. 156), ou encore « Tintin mâtiné de Rimbaud bourlinguant de Bahreïn à Cayenne pour ramener dans ses filets sa pierre philosophale personnelle : les faits, dans leur

<sup>4</sup> Expression formulée dans l'émission de radio « Pierre Lazareff, 1907-1972 » (*France Culture*, émission diffusée le 27 septembre 2007). Cette expression ne doit cependant pas occulter le fait que la télévision sera également sa « danseuse » (*dixit* Eliane Victor dans cette émission), puisque dès la fin des années 50 il co-réalise le programme mensuel de reportages « Cinq colonnes à la Une » qui, selon la décapante formule de Bruno Frappat, représente alors le « seul espace de liberté d'un PAF dans ses premiers vagissements » (« Vieille France », *Le Monde*, 22 juillet 1990).



implacable nudité » (Gozlan M., 1988), Albert Londres et son « vice du voyage » nourrissent activement l’imaginaire des journalistes. Provincial modeste, élève médiocre, poète raté, il intègre – comme Pierre Lazareff – le journalisme par une petite porte. Le hasard et le talent font le reste. Il est à Reims, le 19 septembre 1914, devant la cathédrale en flammes. Il en rapporte son premier grand reportage qui lance sa carrière de « flâneur salarié » (Assouline P., 1994, p. 1009). Il gagne là ses galons de grand reporter. Au feu. Dès lors, son horizon devient le vaste monde ; son bureau, un compartiment de train ou une cabine de bateau. Mais bien plus que ses papiers, c’est sa « disparition énigmatique » (Assouline P., 1994, p. 1430), le 16 mai 1932, qui contribue à asseoir sa légende. Début mai 1932, il rentre de Chine et embarque sur le paquebot français « Georges-Philippard ». Destination finale, Marseille. Sur quoi vient-il d’enquêter ? Mystère. On ne le saura jamais. Le fait est que le navire prend feu, le 16 mai, en pleine mer. Dans son édition du 18 mai 1932, *La Croix* publie en « une » une carte du golfe d’Aden qui indique approximativement le lieu du sinistre maritime (face à la côte des Somalis)<sup>5</sup>. Six cents passagers sont à bord. Le 4 juin 1932, *La Croix* toujours, reprenant les propos d’un certain M. Julien, passager rescapé qui occupait la cabine voisine de celle d’Albert Londres, évoque en page 2 la très probable « mort » de ce dernier. Le 6 juin, c’est au tour du quotidien *Le Petit Parisien* de relayer en « une » la nouvelle, photo-portrait du reporter à l’appui<sup>6</sup>. « S’il ne ressuscite pas du fond des eaux où on peut le croire enseveli – souligne *Le Petit Parisien* –, la disparition d’Albert Londres, exemplaire unique dans le journalisme, sera une perte irréparable ». Sitôt cette mort confirmée, la polémique enfle. Le « Georges-Philippard » a-t-il été la cible d’un attentat, ou bien a-t-il subi un accident ? Et si l’attentat est privilégié, qui en a été le commanditaire ?<sup>7</sup> ... L’enquête menée en Chine par Albert Londres aurait-elle gêné des intérêts puissants ? La machine à rumeurs s’emballe ; on ne l’arrêtera plus. Quoi de plus romanesque, dès lors, qu’une fin qui laisse planer autant de questions et qui attise autant de fantasmes ...

On le voit bien, le Panthéon-totem prétend rassembler les journalistes d’aujourd’hui grâce à une « narration unificatrice » (Nora P., 2011, p. 22) dont la force tient à la nostalgie qu’elle entretient à l’endroit d’un « âge d’or » à jamais disparu. Le temps des Anciens n’est plus mais survit encore l’image, ou la représentation, de la triple noblesse du métier : noblesse de la mission à accomplir, noblesse de l’écriture et noblesse du style de vie. Cette représentation renforce le sentiment d’appartenance à un groupe professionnel menacé tout à la fois d’éclatement (ne parle-t-on pas aujourd’hui des métiers du journalisme<sup>8</sup> ?) et de déclasserement. Au-delà, ces réminiscences mettent-elles quelque baume apaisant sur la condition, parfois inconfortable, du journaliste contemporain ? L’aident-elles à mieux supporter le taylorisme ordinaire et les routines des salles de rédaction ?... Il est difficile de se prononcer sur l’efficacité d’un tel antalgique ; en revanche, il est possible d’en souligner la principale contre-indication : une telle narration, par la force des émotions qu’elle suscite et

<sup>5</sup> cf. <http://www.gallica.bnf.fr>

<sup>6</sup> cf. <http://www.gallica.bnf.fr>

<sup>7</sup> Le travail de la Commission d’enquête officielle qui imputera la responsabilité du naufrage au constructeur du vaisseau (défaut dans un système électrique) ne mettra pas un point final au déchaînement des rumeurs. Dans *L’Humanité*, dès le 6 juin 1932, le ton est donné. Le quotidien titre en « une » : « De perfides insinuations mettent en cause le personnel du bord ... et le communisme ». Le chapeau du papier précise : « La Compagnie, pour sauver son prestige ; le gouvernement, pour préparer la guerre antisoviétique et faciliter la répression, manœuvrent en plein accord » (cf. <http://www.gallica.bnf.fr>).

<sup>8</sup> cf. La Conférence nationale des métiers du journalisme (dont la troisième réunion plénière s’est tenue à Paris en septembre 2012).

qu'elle cristallise, risque de figer la représentation collective du journaliste et de son activité ; d'aucuns invoqueront alors le poids des « vestiges de sacralisation » (Willmann N., 2009, p. 66). Partant, cette narration peut constituer un frein à sa nécessaire adaptation à un contexte radicalement neuf. Nous reviendrons, en conclusion, sur ce point essentiel.

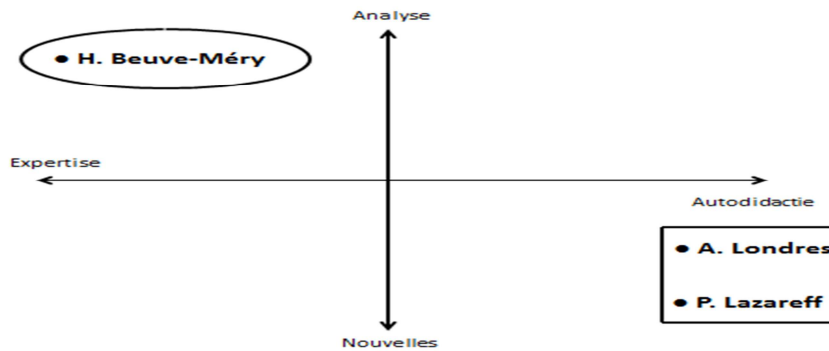
### **Le Panthéon des journalistes et sa fonction de « miroir » tendu à la profession**

L'autre grande fonction de l'entretien de la mémoire « collective » est la fonction « cathartique ». Elle permet de reformuler les questions vives du moment en les projetant sur les figures tutélaires installées au cœur du Panthéon professionnel. Vue sous cet angle, la mémoire « collective » s'avère vivante et surtout mouvante. Selon Jean-Luc Roger, elle « permet de mieux affronter le cours des événements dans la situation de travail (...) Il s'agit, en quelque sorte, d'un « stock » diversifié de « mises en mots » et de « mises en actes » prêt à servir et qui préfigure l'action. Ce « stock » est à la fois contrainte et ressource pour agir. Pour réussir à faire ce qu'ils ont à faire, les professionnels, de façon largement insue, le mobilisent, le défaisant et le refaisant sans cesse, renouvelant du même coup la mémoire vivante du métier » (Roger J.-L., 2007, pp. 1-2). Le Panthéon qu'il s'agit d'ouvrir ici n'est plus constitué d'une collection d'icônes parées de vertus intemporelles. Il devient plutôt un espace hétérogène, hanté par de grandes figures dissemblables. Ces dernières offrent ainsi une grande palette de modèles ; à charge alors pour chaque génération de journalistes, en fonction des conjonctures traversées, d'aller y puiser telle ou telle référence pour légitimer ses actions et leur donner ainsi plus de force.

Pour mettre un peu d'ordre dans ce Panthéon plus complexe, nous proposons de le structurer autour de trois axes et, donc, de six polarités. Sur un premier axe, les deux polarités qui s'opposent sont « expertise » et « autodidactie ». Sur cet axe se noue un débat qui est aussi vieux que celui de la formation professionnelle des journalistes. Au fil du temps, le curseur se déplace tout au long de cet axe. Ce débat n'est jamais figé, ni définitivement clos. A tout moment, quoi qu'il en soit, la polarité qui domine saura trouver dans le Panthéon professionnel le modèle qui la cautionne et la légitime. Sur un second axe, les deux polarités qui s'opposent sont « analyse » et « nouvelles ». Sur cet axe se noue également un débat aussi vieux que le journalisme moderne (Petit Ph., 2012). La fonction première du journaliste est-elle de donner du sens aux événements ou bien est-elle de rapporter des nouvelles et de témoigner ? Enfin, sur un troisième axe, l'opposition se fait entre « engagement moral » et « engagement militant ». Le journaliste met-il sa plume au service de la défense de valeurs ou bien s'engage-t-il pour promouvoir des causes qui lui semblent justes ? Là encore, ces polarités ouvrent un vaste débat sans cesse reconfiguré.

Si nous croisons les deux premiers axes, nous obtenons une première partition intéressante du Panthéon professionnel :





Dans le cadran supérieur gauche, Hubert Beuve-Méry incarne un modèle de journalisme exigeant et élitiste. Ce type de journalisme requiert d'abord la possession d'une expertise ou d'une connaissance fine. Le premier patron du *Monde* n'est pas un autodidacte. Jeune, il travaille pour financer ses études supérieures. Il décroche une double licence en lettres et en droit, puis soutient sa thèse de droit en 1929. Dans les années 30, il enseigne d'ailleurs le droit public international à l'Institut français de Prague. On le sait, il profite de ce séjour prolongé sur les rives de la Vltava, au cœur de cette partie d'Europe chahutée par la montée du nazisme, ainsi que de ses relations personnelles privilégiées avec Edouard Benès, ancien ministre tchécoslovaque des Affaires étrangères, pour parfaire sa connaissance des relations internationales. « Sirius »<sup>9</sup> perce déjà sous les traits de Beuve-Méry, simple correspondant pour le compte du quotidien *Le Temps*.

Ce type de journalisme met l'analyse au cœur de sa mission ; partant, il exige une certaine indépendance vis-à-vis de la montre ... Quand il évoque la mémoire de « Sirius », Jean Lacouture décrit avec finesse ce rapport au temps que d'aucuns jugeraient aujourd'hui tout à fait suranné : « Sur un corps fortement charpenté, il porte une tête pâle de magistrat ou de recteur, aux traits un peu lourds, imposante. Au Grand Siècle, on lui aurait trouvé de la « mélancolie » dans l'air. On parlerait plutôt aujourd'hui de gravité narquoise, de sérénité nostalgique. Nostalgie de quoi ? Du temps où, dans la presse, une crise ministérielle à Weimar « faisait » un plus gros titre que le dernier crime du vampire de Düsseldorf ? Où les dépêches de Mandchourie n'arrivaient pas trop vite pour qu'on ait le temps de réfléchir à la signification du conflit ? » (Lacouture J., 1989). La clef est là : avoir « le temps de réfléchir » pour permettre à l'analyse de se déployer et pour asseoir son autorité intellectuelle. En lieu et place du « magistrat » ou du « recteur », sans doute faudrait-il évoquer la figure surplombante du « maître d'école » peu enclin à caresser l'élève (le lecteur) dans le sens du poil<sup>10</sup>. Avec élégance, Françoise Giroud souligne, dès 1956, qu'« il [Hubert Beuve-Méry] fit

<sup>9</sup> Aux grandes heures du journal *Le Monde*, Hubert Beuve-Méry signera sous ce nom-là – il s'agit d'une étoile, bien réelle, à partir de laquelle on observerait les affaires terrestres – moult billets de politique étrangère. En soi, ce pseudonyme est une invitation à la prise de distance, nécessaire à l'analyse.

<sup>10</sup> Cette volonté de s'abstraire des attentes supposées du lecteur pour proposer un contenu dit « de référence » a fait l'objet de nombreux commentaires, parfois peu amènes. Nombre de détracteurs lui reprochaient son penchant pour l'austérité formelle, l'accusant de « faire emmerdant » pour « faire intelligent ». Cette légende de l'âpreté « janséniste » doit toutefois être abandonnée (cf. Eveno P., 2002, p. 114).

toujours à ses lecteurs, souvent réticents, l'hommage de croire qu'ils comprendraient » (Giroud F., in Simon F., 2005, p. 69).

Dans le cadran inférieur droit du schéma ci-dessus, Pierre Lazareff – auquel on pourrait adjoindre A. Londres, ou Françoise Giroud – incarne un tout autre modèle de journalisme ; un modèle basé, on l'a dit, sur l'autodidactie. Ceux-là, à la différence de Hubert Beuve-Méry, quittent l'école très tôt et entrent dans le métier par la « petite porte », selon l'expression consacrée. A l'instar des reporters et des fait-diversiers de la Belle Epoque, leur métier « est de ceux qui ne s'apprennent pas ... Etrange conception ... » (Kalifa D., 1995, p. 87). Pour Pierre Lazareff, le journaliste doit disposer de deux qualités cardinales : il doit sans cesse être à l'affût de la nouvelle ou de l'événement et avoir la maîtrise d'une narration qui « accroche » le lecteur (ou le téléspectateur). Débrouillardise, prescience du « client » (le destinataire de l'information), maîtrise de la mise en forme des nouvelles, ... autant de qualités dont peut disposer un « agrégé de la vie »<sup>11</sup> et dont peut s'avérer démunie un agrégé de l'Université. Dans la chronique nécrologique qu'il consacre au patron de *France-Soir*, sitôt sa mort annoncée (21 avril 1972), Pierre Viansson-Ponté trace avec précision les contours de ce modèle de journalisme : « derrière cette façade et cette réussite, il était resté d'une certaine manière l'adolescent de la rue Lepic qui ouvrait sa maison aux Poulbots de la Butte, généreux et d'une vraie gentillesse, le journaliste explosif, enthousiaste, infatigable, qui a traversé la vie, vagabond de l'actualité, toujours à l'affût de l'aventure quotidienne, du secret des existences obscures ou célèbres, attentif à chaque battement du cœur du monde » (Viansson-Ponté P., 1972). Plus tard, Philippe Tesson filera encore la métaphore du chasseur à l'affût en parlant de « la conception assez animale du journalisme » qu'avait un Lazareff « tout le temps aux aguets »<sup>12</sup>.

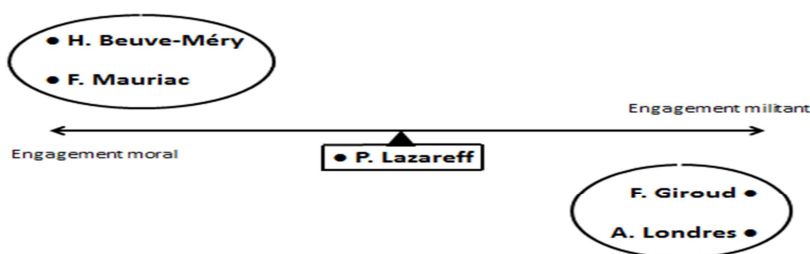
Conception « animale », intuitive et sensible, *versus* conception « intellectuelle » ... Ce choc de polarités est ancien et récurrent. Quand « l'animal » Albert Londres part humer l'air de la Russie des Soviets, ou bien celui du Japon impérial (1922), il met un point d'honneur à ne rien connaître de ces contextes compliqués, si éloignés de ses repères personnels. Ses détracteurs sauront lui reprocher d'être passé à côté des vraies questions et, tout particulièrement dans le cas du Japon, d'avoir commis de graves contre-sens dans l'interprétation du climat « collectif » qui régnait alors dans l'archipel nippon. Quand l'autodidacte Françoise Giroud décide, à partir de 1956, de prendre les rênes du service politique de *L'Express*, elle se heurte violemment aux « experts » de sa propre rédaction – Jean Daniel et Pierre Viansson-Ponté entre autres – peu enclins à confier cette niche prestigieuse à une transfuge de la presse *people*, façonnée par Pierre Lazareff, et – comme le rappelle Pierre Bénichou – « haïe » (Bénichou P., in Ockrent Ch., 2004, p. 92) par une partie de *l'intelligentsia* française d'alors (Albert Camus en tête). Ce choc entre modèles professionnels n'est pas éteint, loin de là. Il est sans doute aujourd'hui plus violent que jamais. A l'heure de la diffusion massive des nouveaux médias, du développement des univers participatifs adossés à la révolution Web 2.0 et de la remise en cause corrélative de la médiation journalistique, les professionnels de l'information sont plus que jamais tiraillés

<sup>11</sup> C'est ainsi que se définissait Françoise Giroud (cf. Ockrent Ch., 2004, p. 48).

<sup>12</sup> cf. « Pierre Lazareff, 1907-1972 » (*France Culture*, émission diffusée le 27 septembre 2007). Cette évocation de la quête d'informations qui ne s'arrête jamais est également corroborée par Ch. Gombault, ancien Directeur de *France-Soir*, in « Information et désinformation » (*Apostrophes*, émission diffusée le 24 septembre 1982 ; <http://www.ina.fr>).

entre les polarités que nous venons d'évoquer. Pour se différencier, pour faire valoir leur qualité distinctive, doivent-ils d'abord « réinvestir le terrain » et aller, tels des chasseurs modernes, débusquer les nouvelles qui échappent encore au *vulgum pecus*, ou bien doivent-ils surtout se doter d'une expertise thématique et offrir ainsi les clefs d'un décryptage qui font si cruellement défaut dans le contexte ambiant d'« infobésité » ? Sous cet angle, on le voit bien, invoquer les mânes des grands journalistes, c'est donc faire résonner différemment les termes d'un débat qui demeure très contemporain. La mémoire « collective », tirillée entre un Hubert Beuve-Méry et un Pierre Lazareff, permet ainsi de baliser les voies d'évolution possibles du métier.

Il reste à examiner le troisième axe que nous avons proposé plus haut, celui qui met en tension l'« engagement moral » du journaliste ou son « engagement militant ». Sur ce registre également, et comme l'indique le schéma ci-dessous, le Panthéon professionnel n'est pas un monolithe :



Eu égard à la « mission » dont ils se sentent investis, les grands journalistes revendiquent presque tous une part d'engagement dans la vie de la Cité. Evidemment, il n'y a jamais eu – et il n'y a toujours pas – consensus autour de la nature de cet engagement. Deux polarités très nettes se dégagent<sup>13</sup>. Il y a tout d'abord – à l'instar de Hubert Beuve-Méry et de François Mauriac – ceux, parmi les figures tutélaires, qui placent la défense de certaines valeurs humaines au-dessus de toute autre considération ; s'engager, c'est donc tenter de faire prévaloir ces valeurs. Dans le Panthéon professionnel, Hubert Beuve-Méry incarne l'éthique intransigeante de la vérité. Ce positionnement, quasi-dogmatique chez lui, est le fruit d'une histoire personnelle. Dans l'entre-deux-guerres, on le sait, il a souffert de la vénalité de la presse et de la « diplomatie du chéquier » menée par certaines Chancelleries, soucieuses de se payer, sous couvert d'articles conciliants ou élogieux, des pages de publi-reportages. Sa rupture avec *Le Temps*, au moment de la signature des accords de Munich (1938), est un moment aigu de cette souffrance personnelle. L'inclination du quotidien en faveur de l'esprit « münichoïse » (la paix est sauvée) lui semble en effet être une entorse insupportable au principe de vérité. C'est fort de cette douleur qu'il accepte, en 1944, de mettre *Le Monde* sur ses fonts baptismaux, obsédé qu'il sera de traquer la vérité au prix d'une indépendance absolue. Indépendance à l'égard des hommes – Françoise Giroud rappelle

<sup>13</sup> Il ne s'agit pas d'opposer ici de façon binaire ces deux formes d'engagement. Elles peuvent évidemment se combiner. Il s'agit plutôt d'identifier, au sein du Panthéon, des « archétypes » de l'une ou de l'autre.

judicieusement qu'il était « amoureux de l'humanité mais distant de tous les hommes » (Giroud F., 1989) –, indépendance à l'égard de tous les pouvoirs, mais aussi et surtout indépendance à l'égard des puissances d'argent. « Beuve-Méry, souligne la même Françoise Giroud, a pour l'argent plus que du mépris : il le craint pour tout ce qu'il le soupçonne d'apporter de corrupteur et d'amollissant aux meilleurs. Et c'est presque une faiblesse, une peur » (Giroud F., 1989).

F. Mauriac est sur un registre exigeant du même type. La défense des valeurs évangéliques qui constituent sa propre « colonne vertébrale » ne doit souffrir d'aucune entorse. En 1935, par exemple, alors qu'il est un journaliste proche de certains titres conservateurs, il n'hésite pas, au nom de l'antiracisme chrétien, à dénoncer l'invasion de l'Éthiopie par les troupes de Mussolini et à rompre, finalement, avec une droite catholique française qui, à l'époque, faisait les yeux doux au *Duce* (contrepoids latin « salubre » face à la montée en puissance de Hitler)<sup>14</sup> ... De même, et c'est mieux connu, ses positions anti-colonialistes virulentes – ses « saintes colères » (Saint Vincent (de) B., 2006) –, au moment des « événements » en Algérie, achèveront de l'aliéner de son milieu idéologique d'origine. « Ce qui me semble admirable chez Mauriac, précise Jean Lacouture, c'est qu'un homme qui est une sorte d'émanation de la bourgeoisie française, dont les intérêts sont investis dans la colonisation, le pouvoir établi si l'on peut dire, s'exprime comme si ces contraintes n'existaient pas. Sa classe sociale, son milieu, son environnement, ses amitiés même, rien ne le contraint. Mauriac est l'homme qui rompt « avec la mère », pour parler comme Camus, avec son environnement, avec ses intérêts, pour dire ce qu'il croit être juste » (Varii, 2007, pp. 132-133). Ce faisant, et telle sera la conclusion de Jean-Claude Guillebaud, François Mauriac affiche, au fond, une indépendance « assez beuvementyste » (Varii, 2007, p. 138).

Face à la polarité de l'engagement moral apparaît celle de l'engagement militant. Dans cette veine se rangent les grandes plumes associées à la défense de causes réputées « justes »<sup>15</sup>. Dans l'histoire du journalisme français moderne, c'est la « bataille » autour de l'honneur perdu du Capitaine Dreyfus qui scelle l'inscription de ce type d'engagement dans le « génotype » de la profession. La liste des prises de position est fort longue. Citons tout d'abord Albert Londres. Ses reportages ne se contentent pas de « raconter » le terrain, ils ont aussi et surtout pour fonction de dénoncer et, si possible, de catalyser un débat public à partir d'une prise de conscience collective. Le cas de la dénonciation de l'enfer des bagnards est devenu célèbre. On pourrait en dire autant de sa série de douze articles, publiés en mai 1925 par *Le Petit Parisien*, consacrés aux asiles d'aliénés (« Chez les fous »). Cette « plongée » dans l'univers psychiatrique déborde du simple compte-rendu ; au-delà de la description des lieux et des ambiances, au-delà des portraits, l'impératif de la dénonciation s'impose. Dénonciation des internements arbitraires, des psychiatres aussi puissants administrativement que démunis scientifiquement, ... Bref, c'est la loi de 1838 relative à l'organisation de la prise en charge des aliénés qui se trouve ainsi mise en accusation.

<sup>14</sup> cf. J. Lacouture in « Camus et Mauriac » (*Apostrophes*, émission diffusée le 24 novembre 1978 ; <http://www.ina.fr>). En 1935, précise Jean Lacouture, le François Mauriac, jusqu'alors tiraillé entre l'influence du Sillon et celle de l'Action française, décide finalement de soutenir « la cause des démocraties ».

<sup>15</sup> On distinguera l'engagement militant lié à la défense d'une cause, qui peut d'ailleurs s'avérer ponctuel, de l'engagement militant « partisan » (parti ou chapelle religieuse). Les journalistes « partisans », par nature « clivants », ont quelque mal à figurer dans le Panthéon professionnel de la corporation toute entière.

Autre exemple d'engagement : Françoise Giroud. Autre exemple, mais aussi autre forme d'engagement ; il s'agit moins ici de « coups de zoom » ponctuels sur telle ou telle réalité à dépasser, que du combat d'une vie. Toute sa carrière professionnelle est en effet inséparable de la défense de la cause des femmes. En tentant obstinément de « s'évader de la féminité gémissante » (Rémy J., 2003), Françoise Giroud ne se contente pas d'interpeler ou d'apostropher ; elle prend même le risque, dans les années 70, de franchir le Rubicon et de tenter de donner une transcription politique à ses prises de position. Du fait de cette constance, elle est un « anti-Lazareff ». Autre « anti-Lazareff » qui mérite d'être cité : Pierre Desgraupes, l'un des « papes de la télévision » française (Labé Y.-M., 1993). Son engagement tenace en faveur de la défense de la liberté éditoriale dans l'audio-visuel public lui vaudra, comme à d'autres, sa traversée du désert mais contribuera aussi à forger sa légende. Ces « anti-Lazareff » permettent justement de situer la singularité du patron de *France-Soir*. Son refus de toute forme d'engagement fait toujours débat. Au mieux, il s'explique par la volonté de défendre les intérêts d'une presse grand public et de fuir comme la peste les sujets et les causes qui « clivent » ; à l'inverse, on peut aussi avancer que cette pusillanimité a pour contrepartie une forme de connivence à l'endroit des puissants qu'il s'agit de ne pas brusquer pour préserver la tranquillité des affaires ... Sous la IV<sup>ème</sup> République, Pierre Lazareff s'accommode sans mal des gouvernements démocrate-chrétiens, socialistes et radicaux qui se disputent le pouvoir exécutif ; de la même façon, il saura s'arranger avec le gaullisme dès 1958 ... le tout sans s'aliéner l'électorat populaire (de gauche, à l'époque) qui constitue une part significative de son lectorat<sup>16</sup>.

La diversité des options personnelles que révèle le Panthéon professionnel n'est pas sans résonner avec les débats présents de la profession. L'intransigeance d'un Beuve-Méry, associée à une défense sourcilleuse de l'indépendance des médias, a nécessairement un écho aujourd'hui, surtout quand il s'agit d'aborder la question épineuse de l'indépendance économique. La prévention qu'affiche le fondateur du quotidien de la rue des Italiens à l'endroit des « puissances d'argent » ne doit pas être abusivement interprétée comme un déni absolu des contraintes économiques qui affectent la vie d'un journal. En effet, quand il affirme qu'« il ne faut pas laisser nos moyens de vivre compromettre nos raisons de vivre » (Beuve-Méry H., in Simon F., 1989), il ne néglige surtout pas ces « moyens de vivre » ; au contraire, ces moyens « autonomes » (les dépenses du journal sont strictement gagées sur ses recettes) constituent l'alpha et l'oméga des « raisons de vivre » de la rédaction. A l'heure de la concentration des médias, à l'heure où nombre d'entre eux, faute de ressources propres, en sont réduits à passer sous les fourches caudines de groupes aux reins plus solides, la dialectique « beuvementyste » de l'indépendance n'a rien de suranné. De la même façon, le débat ouvert autour de l'engagement militant – Londres ou Lazareff – est totalement reconfiguré aujourd'hui, à l'heure précisément où l'éditorialisation des contenus semble retrouver quelque vigueur. Dans le *maelström* informationnel actuel, l'avalanche et la redondance de nouvelles brutes appellent sans aucun doute, outre un supplément de sens, une personnalisation des récits ainsi qu'une différenciation accrue des regards. Ce débat-là n'échappe pas non plus à la convocation de la mémoire des Anciens ...

<sup>16</sup> En mai-juin 1968, cet équilibre sera cependant difficile à maintenir pour un Pierre Lazareff violemment partisan d'un rétablissement de l'ordre. « A part quelques rares journaux – se souvient Philippe Tesson – la grande presse française n'a absolument rien compris à ce qui se passait en 1968 » (in « Pierre Lazareff, 1907-1972 », *France Culture*, émission diffusée le 27 septembre 2007).

## Conclusion

L'économiste autrichien Joseph A. Schumpeter avait fort judicieusement défini une crise comme un processus de « destruction créatrice ». Dans un tel processus dynamique, un ordre ancien tend à se déliter alors qu'émerge, parallèlement, un ordre nouveau. Economiquement, des pans d'activité traditionnelle périssent alors que des activités nouvelles prennent leur essor. Il est possible d'extrapoler ce processus à la crise que connaît le journalisme moderne. Depuis une vingtaine d'années au moins, les médias, leur organisation ainsi que leurs marchés (et leurs publics) connaissent une formidable mutation ; l'irruption et la diffusion massive des TIC n'ont pas que peu contribué à cette dernière. Partant, la pratique du journalisme se transforme ; le métier « mute » ...

Comme toujours, en pareilles circonstances, le changement interroge, inquiète, voire effraie. Individuellement et collectivement, les journalistes ressentent bien le malaise lié à l'obscurcissement de leur avenir professionnel. Ce malaise prend d'ailleurs des formes concrètes diverses, qu'il s'agisse de sentiment de déclassement, de résistance au changement technique et organisationnel ou bien encore de sortie anticipée du métier ... Dans un tel contexte, la mobilisation de la mémoire « collective » est censée revêtir une double fonction. Elle exerce tout d'abord une fonction de défense en tentant de resserrer le groupe autour d'un récit fédérateur, ou d'un ensemble de mythes professionnels. Vue sous cet angle, la mémoire fige les représentations que le groupe a de lui-même. La mémoire entretient une nostalgie. L'antienne « c'était mieux avant ! » a bien cours dans certaines rédactions ... Mais la mobilisation de la mémoire « collective » a aussi, dans le même temps, la fonction de reconfigurer-transformer les débats du présent et de leur donner une résonance originale. Vue sous ce second angle, la mémoire participe à l'adaptation du groupe à son nouvel environnement.

Cette dualité du travail de mémoire pose deux questions-clefs. La première pourrait être formulée comme suit : n'est-il pas possible que « la fidélité présumée de la représentation mnémonique » (Ricoeur P., 2000, p. 365) entre en conflit avec la vérité présumée de l'Histoire ? En d'autres termes, n'est-il pas possible qu'un attachement trop fort à une représentation d'un passé par trop mythifié nuise aux efforts présents d'adaptation ? *In abstracto*, un tel conflit est possible. La sociologie des organisations professionnelles fourmille d'exemples de corporations ou de métiers qui ont pâti d'un tel choc de représentations. Dans le cas du journalisme contemporain, le délitement accéléré des mythes et des icônes porteurs du grand dessein collectif est tel désormais que le choc en question devrait être amorti. Ceci étant, des résistances et des crispations localisées s'avèrent toujours patentes.

La seconde question-clef pourrait, quant à elle, être formulée ainsi : compte-tenu de l'éclatement objectif de la profession, de sa « balkanisation », est-il pertinent d'évoquer un travail de mémoire « collective » ? Fractionnée, compartimentée, la profession n'est-elle pas déjà le creuset de mémoires plurielles, chacune interrogeant le Panthéon professionnel à l'aune de ses appartenances et de ses affinités particulières ? On l'a vu, ce Panthéon est hétérogène ; chaque minorité qui compose la profession est à même d'y puiser les références qui nourrissent ses représentations et ses fidélités. Dès lors, si travail de mémoire il y a, il ne peut s'assimiler qu'à une confrontation de mémoires minoritaires et parcellaires. Finalement, il en va du Panthéon professionnel des journalistes comme du Panthéon de la Patrie depuis



la mort de l'histoire positiviste version « troisième République » : le grand récit, collectif et unificateur, est mort ; place désormais à la concurrence et au choc des narrations minoritaires. Dès lors, la problématique qui affleure est celle, centrale aujourd'hui dans tout débat public, de leur médiation. Mais ceci relève déjà d'une autre exploration ...

### Références bibliographiques et sources documentaires

- Agnès Y., « Hubert Beuve-Méry, l'intransigeant », in *Ils ont fait la presse*, Vuibert éd., Paris, 2010 (pp. 187-197)
- Assouline P., *Albert Londres. Vie et mort d'un grand reporter (1884-1932)*. In *Trois hommes d'influence*, Balland éd., Paris, 1994
- Debray R., *Introduction à la médiologie*, PUF éd., Paris, 2000
- Eveno P., « Pourquoi et comment *Le Monde* a changé de maquette en 1995 ? », *Communication et langages*, n° 131, 1<sup>er</sup> trimestre 2002 (pp. 107-121)
- Eveno P., « Emile de Girardin, l'inventeur de la presse moderne », in *Ils ont fait la presse*, Vuibert éd., Paris, 2010 (pp. 53-60)
- Fontaine A., « Fondateur du « Monde » en 1944, Hubert Beuve-Méry est mort », *Le Monde*, 8 août 1989
- Giroud F., « Portrait de Sirius, in Sirius vu par ... », *Le Monde*, 9 août 1989
- Gozlan M., « Albert Londres, journaliste, notre Maître ... », *L'Événement du Jeudi*, 8 au 14 septembre 1988
- Kalifa D., *L'encre et le sang. Récits de crimes et société à la Belle Époque*, Fayard éd., Paris, 1995
- Klein O. et alii, « Le Collabo et l'Assisté : stéréotypes et mémoires collectives liés au conflit linguistique belge », in *Belgique. Un état, deux mémoires collectives ?*, Mardaga éd., Wavre, 2012 (pp. 33-56)
- Labé Y.-M., « Pierre Desgraupes, le stratège », *Le Monde*, 18 août 1993
- Lacouture J., « Portrait de Sirius, in Sirius vu par ... », *Le Monde*, 9 août 1989
- Miot J., *La passion de la presse*, Ed. du Rocher, Monaco, 2008
- Nora P., *Présent, nation, mémoire*, Gallimard éd., Coll. « NRF », Paris, 2011
- Ockrent Ch., *Françoise Giroud, une ambition française*, Le Livre de Poche éd., Paris, 2004
- Ormesson (d') J., « François Mauriac, la grâce et la passion », *Le Figaro*, 5 mars 2009

- Petit Ph., « L'invention du journal », *Marianne*, 11 au 17 février 2012
- Rémy J., « Le roman d'une Parisienne », *L'Express*, 23 janvier 2003
- Ricoeur P., *La mémoire, l'histoire, l'oubli*, Le Seuil éd., Paris, 2000
- Roger J.-L., *Refaire son métier. Essais de clinique de l'activité*, Erès éd., 2007. Introduction disponible sur <http://www.cairn.info/article> (pp. 1-8)
- Saint Vincent (de) B., « Le roman du Figaro. 25/ L'Empire colonial à l'agonie », *Le Figaro*, 22 août 2006
- Salles A., « L'homme qui transforma le plomb en or », *Le Monde*, 17 février 1995
- Simon F., « Florilège », *Le Monde*, 8 août 1989
- Simon F., *Journaliste. Dans les pas d'Hubert Beuve-Méry*, Arléa éd., Paris, 2005
- Todorov T., *Les abus de la mémoire*, Arléa éd., Paris, 1995
- Varii, *François Mauriac, un journaliste engagé*, Editions Confluences/Centre François Mauriac de Malagar, 2007
- Viansson-Ponté P., « Mort de Pierre Lazareff, directeur général de *France-Soir* », *Le Monde*, 22 avril 1972
- Viaud J., « Mémoire collective, représentations sociales et pratiques sociales », *Connexions*, vol. 2, n° 80, 2003 (pp. 13-30)
- Willmann N., « Le 20 juillet 1944 dans la presse ouest-allemande entre 1945 et 1954. L'édification d'un mythe fondateur », in *Histoire, mémoire et médias* (sous la direction de R. Latouche et M. Mathien), Bruylant éd., Bruxelles, 2009 (pp. 51-67)